

The Lighthouse L'euphorie du soi

Sophie Leclair-Tremblay

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclair-Tremblay, S. (2020). The Lighthouse : l'euphorie du soi. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 25–25.

The Lighthouse

L'euphorie du soi SOPHIE LECLAIR-TREMBLAY

Quatre ans après le fort acclamé film d'horreur *The Witch*, Robert Eggers est de retour avec son deuxième long métrage, *The Lighthouse*. Nous sommes à la fin des années 1800, et le film plonge en plein cœur de cette île éloignée de la Nouvelle-Angleterre, sur laquelle se trouve un phare entretenu par deux gardiens, Ephraim Winslow et Thomas Wake, interprétés par les formidables et déconcertants acteurs que sont Robert Pattinson et Willem Dafoe. Les deux hommes, l'un plus jeune et l'autre plus âgé, arpentent les lieux, effectuant leur dur labeur au milieu des fluides et de l'encrassement. Le film présente d'entrée de jeu une esthétique désarmante de panache, utilisant avec brio les vibrations inquiétantes et oppressantes suscitées par le son des navires ainsi qu'un noir et blanc mordant et fantomatique, intérieur comme extérieur, contribuant à créer l'effet d'un *no man's land*, d'un espace qui pourrait ne pas appartenir à la réalité et qui pourrait échapper à la notion du temps. *The Lighthouse* est une expérience profondément sensorielle qui a d'autres priorités que celles d'ouvrir volontairement des portes. Et si elle en ouvre, ce n'est que pour y prendre ce qui est nécessaire et la refermer, et ce, sans nécessairement la faire disparaître. Les portes se mélangent, mais elles donnent sur la même habitation – ce qui sonne on ne peut plus abstrait. Cette œuvre immense semble confiante de son mystère – qui plus est extrêmement singulier – ainsi que de la capacité de l'être humain à se laisser prendre à la balade, à se laisser envoûter, sans chercher à trop expliquer ce cinéma qui puise dans l'observation du périple prenant la forme d'une odyssée, odyssée que vivent Winslow et Wake, tous deux plongés dans l'expérience de l'île.

Le film fait état de cette dynamique flottante existant entre les deux personnages. Qui sont ces deux hommes, pourquoi sont-ils attablés l'un devant l'autre, que recherchent-ils ? C'est comme s'il n'y avait ni avant, ni après, et qu'il importait peu de questionner la raison qui les amène à se retrouver à cet endroit, à ce moment précis, et d'y exécuter une action quelconque. Les questions latentes du récit se rapportent à l'entité, à l'homme en proie à une quête plus grande que lui. Si Winslow gravit lentement les marches menant à la confusion et au chaos, Wake est une grande énigme qui n'offre jamais véritablement de clef pour être ne serait-ce que partiellement résolue. La dynamique indéchif-

frable prenant place entre les deux hommes laisse présager le désir, présence troublante et excitante qui épouse à merveille le caractère extatique de l'œuvre. Les deux personnages semblent à la fois enivrés et dégoûtés par leur présence mutuelle, présentant les traits de ce qui pourrait ressembler à de l'amitié pour aller vers la fraternité, en passant par le mépris et la violence, s'approchant parfois de l'attirance. Et ces émotions sont vécues avec l'exaltation la plus totale – exaltation qui frôle le pur délire. Les puissantes contradictions résidant dans leurs rapports semblent manifestes de ce dialogue intérieur, la présence d'une âme étrangère lors de la confrontation à soi-même ne pouvant que transporter les mœurs vers un point culminant, que ce soit à caractère formateur ou destructeur.

Si *The Lighthouse* est loin d'être un film exempt de dialogues, il ne met pas l'accent sur les discussions, instaurant une panoplie d'éléments qui déboussolent, de toutes les façons inimaginables, et qui semblent toujours entrer en symbiose avec l'espace, ramenant le spectateur à l'euphorie des sens. Et qu'y a-t-il de plus euphorique que cette scène où Winslow goutte à la lumière béante que projette le phare, moment digne de l'expressionnisme allemand où le jeune homme semble avoir atteint le sommet de l'ascension vers la lumière hypnotisante de la folie ? ▲

« Qui sont ces deux hommes, pourquoi sont-ils attablés l'un devant l'autre, que recherchent-ils ? C'est comme s'il n'y avait ni avant, ni après, et qu'il importait peu de questionner la raison qui les amène à se retrouver à cet endroit, à ce moment précis, et d'y exécuter une action quelconque. »

1. Ephraim Winslow et Thomas Wake, le regard porté vers le chaos poétique

